

Dix Jours qui ébranlèrent le Monde

Nous publions ci-dessous une suite d'extraits du livre de John Reed, intitulé *Ten days that shook the world* (Dix jours qui ébranlèrent le monde). On sait que John Reed, d'origine américaine, fut un des premiers étrangers qui reconnut et célébra la grandeur de la révolution des soviets. Il mourut à Moscou du typhus, et l'Internationale lui rendit l'hommage de l'enterrer à côté des héros de la révolution, au pied du mur du Kremlin.

Les passages que nous avons extraits des différents chapitres du livre de John Reed ne peuvent naturellement pas donner un exposé complet de ce qui s'est passé pendant les premiers jours de la révolution. Ce sont une série d'impressions tracées sur le vif, et qui ne prétendent qu'à donner une esquisse brossée à grands traits.



Le sept novembre

Mercredi, le 7 novembre, je m'étais levé très tard. A la cathédrale de Pierre et Paul, midi sonnait lorsque je m'engageai dans la perspective Newski. Il faisait froid et humide. Devant les portes fermées de la Banque d'Etat je remarquai des soldats, baïonnettes au canon.

— Au service de qui êtes-vous, leur demandai-je ?
Au service du gouvernement ?

— Le gouvernement est foutu. Slava Bogy (Dieu merci).

Ce fut tout ce que je pus apprendre.

Les trams circulaient comme d'habitude. Bondés non seulement à l'intérieur, mais garnis à l'extérieur de grappes humaines composées d'hommes, de femmes et de petits enfants qui s'accrochaient là où ils pouvaient. Les magasins étaient ouverts et les rues apparaissaient bien plus tranquilles qu'elles ne l'étaient la veille au soir. Les murs des maisons s'étaient recouverts d'affiches dirigées contre la révolution.

Voici le texte d'une de ces affiches :

Par ordre de la municipalité de Petrograd :

La Douma municipale porte à la connaissance des citoyens que, dans sa séance extraordinaire du 6 novembre, elle a formé un comité de sûreté publique, composé de membres de la Douma centrale et des doumas de district, ainsi que de représentants des organisations démocratiques révolutionnaires suivantes : comité exécutif central des soviets, comité

exécutif panrusse des députés paysans, soviets des députés ouvriers et soldats de Petrograd (1), etc.

Les membres du comité de sûreté recevront à l'Hôtel de ville. Téléphone n° 15-40 223-77, 130-36.

Le 7 novembre 1917.

Ce document — je ne m'en rendis compte que plus tard — était la déclaration de guerre de la Douma aux bolcheviks.

J'achetai un numéro du *Rabotchi Putj*, le seul journal qu'on pouvait acheter, et un peu plus tard, un soldat me passa un exemplaire du *Djen*. Le journal des bolcheviks, imprimé sur un grand format, dans l'imprimerie de la *Ruskaia Volia*, qui avait été mise sous séquestre, contenait en première page en grandes lettres la manchette suivante : *Tout le pouvoir aux soviets des ouvriers, soldats et paysans ! Paix, terre et pain !* L'article de tête était signé par Zinoviev, qui, ainsi que Lénine, était dans la nécessité de se tenir caché.

Voici le commencement de l'article :

Tout soldat et tout ouvrier, tout vrai socialiste et tout démocrate sincère comprend qu'aujourd'hui il n'y a plus que deux possibilités :

Ou bien le pouvoir restera dans les mains de la bourgeoisie et des agrariens, et cela ne signifie autre chose qu'oppression des soldats et paysans révolutionnaires ;

Ou bien les ouvriers, soldats et paysans révolutionnaires prendront en leurs mains le pouvoir, et cela mènera à la destruction complète de la tyrannie des agrariens, à la défaite des capitalistes, ainsi qu'à la proposition immédiate d'une paix juste. Les paysans auraient la terre, les affamés du pain, et la guerre criminelle prendrait fin.

Le huit novembre

Le jour se leva, sur une ville dont la population était surexcitée et où régnait la confusion, tandis que la nation entière subissait les secousses d'une tempête, dont la force semblait décupler d'heure en heure. Si on s'en tenait aux apparences, tout semblait tranquille. Des centaines de mille rentraient chez eux, leur besogne terminée ; se levaient de bonne heure et allaient à leur travail. A Petrograd, les trams circulaient, les magasins et restaurants étaient ouverts, et les théâtres bondés. On annonçait même l'ouverture d'une Exposition de tableaux. Le rythme de la vie de tous les jours, monotone même en temps de guerre, continuait. Il n'y a rien de plus étonnant que la force vitale qui anime l'organisme social. Tout continue, comme d'habitude, tout le monde se nourrit, s'habille et s'amuse même au moment de la plus grande détresse.

Partout circulaient des rumeurs au sujet de Kerenski, qui aurait ameuté les soldats du front et se serait mis à la tête d'une grande armée pour marcher contre la capitale.

Pour parer à ce danger, le congrès des soviets panrusse avait fait afficher le manifeste suivant :

Les anciens ministre Konovalov, Kischkin, Terestschenko, Maliantovitch, Nikitin et autres sont au pouvoir du comité de guerre révolutionnaire. Kerenski a pris la fuite. Toutes les organisations de l'armée ont reçu l'ordre de prendre les mesures nécessaires en vue d'arrêter Kerenski et de l'amener

à Petrograd. Toute aide fournie à Kerenski sera punie comme un crime contre l'Etat.

Le comité de guerre révolutionnaire déployait une activité fiévreuse et lançait des ordres, des manifestes, des décrets dans tout le pays. L'ordre avait été donné d'arrêter Kornilov et de l'amener à Petrograd. Les membres des comités des paysans qui avaient été incarcérés par ordre du gouvernement provisoire, furent libérés. La peine capitale dans l'armée fut abolie. Ordre fut donné aux fonctionnaires de rester à leur poste, et des peines sévères furent édictées contre ceux qui s'y refuseraient. Le pillage des troubles et les spéculations furent interdits sous menace de peine capitale. Dans les différents ministères, on avait délégué des commissaires provisoires : Affaires étrangères : Uritsky et Trotsky. Intérieur et Justice : Rykov. Travail : Sclapnikov. Finances : Menchinski. Hygiène publique : la citoyenne Kollontai. Commerce et chemins de fer : Riazanov. Marine : le matelot Korbir. Postes et Télégraphes : Spiro. Théâtre : Mouraviov. Imprimerie de l'Etat : Gervichef. Pour la ville de Petrograd, le lieutenant Nestorov, pour le front du Nord, Pozern.

L'armée fut invitée à instituer des comités de guerre révolutionnaire, les cheminots furent engagés à maintenir l'ordre et à ne pas empêcher avant tout le transport des vivres dans les villes et au front. En échange, ils étaient autorisés à nommer des représentants particuliers au ministère des chemins de fer.

Le dix novembre

Sur les murs de Petrograd, on pouvait lire la déclaration suivante :

Citoyens,

Le comité de guerre révolutionnaire déclare ne pas vouloir tolérer que l'ordre public soit troublé.

Les vols, les brigandages, les attaques à main armée, les tentatives de pogromes seront sévèrement réprimés.

Le comité, s'inspirant de l'exemple de la Commune de Paris, fera fusiller tous les pillards et émeutiers.

La ville était tranquille. Aucun vol n'avait été commis, aucun trouble ne s'était produit, pas même une altercation entre ivrognes. Toute la nuit, des patrouilles avaient circulé dans les rues paisibles ; aux carrefours, des soldats et des gardes rouges groupés autour de petits brasiers chantaient et riaient. Pendant le jour, des foules immenses circulaient sur les trottoirs et assistaient aux discussions interminables et animées entre soldats et étudiants, entre commerçants et ouvriers.

Les citoyens s'interpellaient dans la rue :

— Les cosaques vont-ils venir ?

— Non.

— Qu'y a-t-il de neuf ?

— Je ne sais rien. Où est Kerenski ?

— On dit qu'il n'est plus qu'à quelques verstes de Petrograd.

— Est-il vrai que les bolcheviks se sont enfuis sur le navire de guerre *Aurora* ?

— Je l'ai entendu dire.

Seuls, l'aspect des murs couverts d'affiches et les rares journaux paraissaient interrompre la tranquillité qui régnait dans la ville.

Le onze novembre

Dimanche 11 novembre, Kerenski, monté sur un cheval blanc, entra avec les cosaques à Tsarkoïé-Selo. Les cloches sonnaient. Du haut des collines qui entouraient la petite ville de Tsarkoïé-Selo, il pouvait voir les tours créées et les coupoles bigarrées, la mer de maisons grises

de la capitale, qui, dans le jour terne de l'automne, semblait s'étendre à l'infini, et au-delà, le golfe de Finlande couleur d'acier.

Il était entré à Tsarkoïé-Selo sans lutte. Mais il commit aussitôt une grande bêtise. A 7 heures, il donna l'ordre aux tirailleurs de Tsarkoïé-Selo de déposer les armes. Les soldats déclarèrent qu'ils voulaient rester neutres, mais qu'ils ne livreraient pas leurs armes. Kerenski leur donna dix minutes pour réfléchir. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la colère des soldats. Pendant huit mois, ils s'étaient gouvernés eux-mêmes, après avoir nommé un comité, et la manière d'agir de Kerenski leur rappelait trop les procédés en usage sous l'ancien régime. Quelques minutes plus tard, l'artillerie des cosaques ouvrit le feu sur les casernes et tua huit soldats. A partir de ce moment, il n'y avait plus à Tsarkoïé-Selo un seul soldat qui ait eu encore envie de se déclarer neutre.

Petrograd se réveilla sous une fusillade nourrie et au bruit sourd des soldats en marche. Sous le ciel gris, un vent glacial s'était levé, annonçant la neige prochaine. Le matin, à la première heure, de forts détachements de junkers s'étaient emparés de l'Hôtel militaire et de l'agence télégraphique, et les bâtiments avaient été reconquis aux prix de lourdes pertes...



Toute la journée, dans tous les quartiers de la ville, junkers et gardes rouges ne cessèrent de se livrer des combats. Il y eut des luttes entre des autos blindées appartenant aux deux parties. Partout, on entendait des décharges de fusil, des coups isolés et le tic tac des mitrailleuses. Les volets de fer des magasins avaient été baissés, mais à l'intérieur, les affaires continuaient comme à l'habitude et même, dans les cinémas qui, à l'extérieur, n'étaient pas illuminés, la foule affluait. Les trams circulaient et le téléphone n'était pas interrompu. Quand on téléphonait au bureau central, on pouvait entendre, dans le téléphone, des coups de fusil.

A 7 heures du matin, un détachement de soldats, de matelots et de gardes rouges se rendit à l'école de Vladimir, occupé par les junkers. Il donna aux junkers vingt minutes pour déposer les armes. Ceux-ci rejetèrent l'ultimatum. Une heure après, ils essayèrent de se frayer un chemin, mais une décharge nourrie provenant du coin de la *Grebetskaia* et de la perspective *Bolchoi*, les força de regagner leur refuge. Les troupes des soviets cernèrent l'édifice, et commencèrent à tirer. Deux autos blindées ouvrirent sur les maisons le feu de leurs mitrailleuses. Les junkers demandèrent du secours par téléphone. Les cosaques, cependant, n'osaient pas répondre à cet appel, parce que leur caserne était cernée par des matelots qui disposaient de deux canons.

A 7 heures et demie, on vit arriver trois canons. A une sommation de se rendre, les junkers répondirent en tuant les deux délégués des soviets qui avaient hissé le drapeau blanc. L'école fut bombardée. Les junkers opposèrent une résistance désespérée. Kerenski avait téléphoné de Tsarkoïé-Selo, que sous aucun prétexte, il ne fallait enga-